



Cuir-et-chrome

En parler encore.

L'écrire. Dire, inévitablement, ce qui déjà, sous toutes formes d'articles/livres/rencontres/débats, a été dit. En parler encore.

Re-prendre la douleur, la joindre où j'avais tenté de la laisser. Un temps. Fraction de seconde et d'espace. Un 5 juillet 1966 de 10 heures, quelque part entre des rails de chemin de fer et l'hôpital du Sacré-Coeur.

Un temps.

Comme pour chercher le souffle, le saisir au début, en faire soigneusement le tour, à peine et en silence.

Se savoir vivante et pouvoir se le dire, même immobile. Surtout.

L'histoire est simple. Se répète. Une enfant en voiture avec ses parents, son frère. Situer la scène : coccinelle (on dit VW) bleue à changer, le jour même, pour une autre, musique enjouée, temps clair lustré d'apocalypse, bonne humeur générale, chamailles anodines entre frère (lui, plus jeune de trois ans) et soeur (moi, chemisier gris, pantalon rose dernier cri, dans la poche une photo de coeur, image d'amour, c'est l'âge). Au bord du chemin de fer, l'arrêt. Une seconde, fraction à peine. Et l'accident !

L'accident, justement, comme on dirait «la mort».

Trente-trois ans, déjà vieille de coeur, une femme (moi) se souvient, craintive et soucieuse à la fois : en parler encore, n'en finir jamais !

Comment (et que) faire alors pour que l'histoire se tienne, si ce corps flou de douleur, si ce corps déserté ne bouge pas.

Permanent «état de siège». Forteresse encerclée, sanglée, attachée. Dure depuis vingt ans cette guerre. Assise à perpétuité comme pour d'autres la prison. Éviter le ménage, varices et jambes enflées. État civil, statut, emploi ? Un mot n'est pas dit, qui commence par H.

par Anne-Marie Alonzo

Assise noble pharaone, scribe accroupie, laissant sa marque au stylet, j'écris, dit-elle, ce qui ne se raconte plus. Seule trône la monarchie.

Et dire le mal ne (me) servirait qu'à dire La douleur m'est intime, farouchement personnelle, se partage peu.

Cet accident, justement, je disais «la mort».

Anesthésiée (certain-e-s disent paralysée), je ne souffre plus. Ai trop souffert. En ai trop ri. Ai bien joué à rire. Ce corps n'existe que par fragments, je sens ne sens pas je sens et le mal comme fines aiguilles s'installe à demeure, par endroits.

La douleur immobile n'atteint pas. Seul l'esprit se meurt, seul le coeur.

À 33 ans, le ton change, n'est plus le même, l'Année internationale traîne sa marque. Codes, lois, règlements. Même les noms varient. Qui suis-je alors sous tant d'appellations ? Dossier, cliente, patiente, numéro, quel genre de handicap (comme on dirait quelle saveur de crème glacée), depuis quand ? Pour l'impôt, des preuves, annuelles : aurais-je bougé, remué d'un millième depuis vingt ans, pourrais-je les tromper, trahir, marcher sans le leur dire ? !

Le monde écoute, fait aussi semblant. Sur les trottoirs, dans les immeubles parfois, des rampes. L'accès est (se veut) facile. On fait place, on la cède par moments. Nous dérangeons moins. Croyez-vous ?

J'ai déjà vu la peur. Peut-être pas vraiment.

Dans la rue un homme m'insulte. Je roule au milieu du chemin, lui barre la route. Il crie, dit ce qu'il faudrait taire.

Alors je sais. L'angoisse qui monte, me noue, m'empêche de dire, l'angoisse lui reproche, muette : en criant il m'immobilise, recrée la

douleur d'être, re-fait l'accident comme on repasse un film.

Alors lentement, à l'intérieur de ce qui est fou de moi, je souhaite qu'il me heurte de sa voiture, qu'il me tue ! Cessera là, et seulement là, le mal. Il a stoppé, est reparti. Je n'ai pas souri, tourné la tête, soufflé mot.

Je raconterai l'histoire. Je les dirai toutes, celles des mille et une nuits d'attente. Pour que tourne le vent comme tournent les roues et que les un-e-s comprennent.

Mon corps n'est pas moi. L'immobile est décor. Réduite à la tête, la tension monte.

Je me suis longtemps tue.

La peur, toujours même, qui revient, choisit sa place, s'impose. Chercher sourire, comme une nature autre, mienne pourtant. Je ne suis (ne serai ?) pas aimée, (d'Amour s'entend). La cour est sans appel ! Et dans les bars, même le regard des femmes se détourne.

J'avais sorti le chemisier, le pantalon dernier cri. La chaise, tu vois bien, ne fait pas le moine. Le charme n'opère qu'à peine.

Immobile, je le vois, je cherche à plaire. Plus encore. Mieux (Oublie les pieds, les bras, les mains, oublie ce corps que je ne saurais voir).

Savoir alors mentir. Montrer l'infinie variété de masques.

Ici : à la plage, non, pas très difficile de nager, le corps vogue, se laisse flotter, jambes amaigris, manque d'exercice ! (Refus catégorique du regard de l'autre sur ce corps affaissé). Ici : une piste de danse, cha-cha improvisé, «adapté». Là : un lancement, excellent pour le moral cette vie publique. Ici : avec ma mère, elle est très belle, en effet...

Séance de photos terminée. Montrer, prouver, ce qui, malgré, peut être fait. Avec joie !

Parfois l'amour.

Mais dès le premier souffle, le regard premier, la crainte. L'évidence anticipée de l'échec. Nous sommes déjà deux ma-chaise-et-moi, «odd couple». Facile alors de blâmer cuir-et-chrome de tous les «malheurs de Sophie».

Aimée, j'attends l'amour, ne le reconnais pas.

S'habiller donc, et compter avec le noir de la cuirette, le noir de la housse du coussin, et le chrome qui va avec tout. Quelque part, la garde-robe fait défaut. Difficile avec les années et le corps qui ploie, de cacher les... Comment dire ? Il est important que le pantalon puisse avantager la jambe, en bas du genou (les mollets, vois-tu, sont faibles, inexistantes), que la longueur soit bonne pour dissimuler les chevilles. Les chemisiers sont amples, les muscles de l'abdomen se relâchent, il faut pallier. Adolescente, je pensais à une col-

lection quatre saisons. Sinon suivre la mode, du moins «l'adapter».

L'importance de (bien) paraître. Cacher, faire oublier, dissimuler, maquiller, tout pour éviter d'avoir l'air. L'importance de paraître.

Il y a des moments et la mémoire flanche, fait défaut, insiste sur des faits, m'embrouille, me reprend comme si je m'étais trompée. Il y a des moments, comme pour tout le monde, et cela ne me console pas.

Ma mère retrouve mon trophée, le seul. Quatorze ans, un corps d'athlète, disait-on. Lancer du poids, du javelot, course, sauts, barres asymétriques, poutre d'équilibre, seules olympiades. Sur la plaque de laiton : «Meilleur esprit sportif 1965-66».

Déjà, l'esprit. Avant tout.

Reste alors le rêve, les jambes revues et corrigées, les bras qui s'élancent, les épaules et je me surprends du désir de mon corps enfoui. Nostalgique de moi comme d'une autre, déjà connue.

Je me souviens ne me souviens plus, ne sais plus de quoi, exactement, je me souviens.

Tout est vrai, je le jure, rien ne l'est.

L'année de réclusion : hôpital, centre de réadaptation. Que faisiez-vous donc à quatorze ans ? Sage enfant, docile enfant des anges, je m'étonne, ne me plains pas. Physio-ergo-thérapies, garder le tonus, la forme physique, réintégrons socialement, le système attend !

Cette fois, nul ne s'occupe de l'esprit. Tout s'ébranle qui n'est pas atteint de mutisme. J'étouffe, me débats, croule sous le poids. On (me) soigne, ne prévient pas. Pas d'esprit sain dans ce corps... peu importe, elle (moi) s'y fera.

À quatorze ans, Juliette mourait d'amour. Je mourais aussi. Seule réalité, explication. Faire alors re-vivre l'impossible, traverser les interdits, tresser, mains immobiles, des paniers d'osier et taper, lentement, une lettre à la fois. Apprendre à écrire, écrire avant tout.

Aujourd'hui je sais.

L'aimer fait mouvoir.

Sur le matelas d'exercice : regarder ses yeux, implorer, s'y voir mobile, grandie, accepter (espérer ?) la douleur, plier le bras, mourir, la regarder plier la jambe, mourir et prier que le supplice achève.

Elle demandait de lever les bras, de garder l'équilibre, de jouer avec elle au ballon, de tenir, de ne pas tomber, de recommencer. Elle demandait, voulait tout.

Ce cliché : j'aurais soulevé des montagnes.

Je l'ai fait. Par moments.

Par moments j'ai flanché.

Tout semble loin, de ce gymnase à la maison. L'âge impose des lois. Assise aujourd'hui, chaque mouvement me la rappelle (elle). Chaque battement.

L'hiver insiste. Me rend pareille à tous et toutes. Camouflée, cachée, emmitoufflée. (En)terrée. Nulle ne bouge alors et la neige se couvre de chrome. Elle aussi.

L'hiver me fait (te) ressembler, m'aspire et m'occulte à la fois.

J'appelle pourtant toute différence, l'exige, ne me veut ni semblable ou pareille mais simplement reçue, prise telle que donnée.

Altière le suis, le serai de tous temps, altière et fière, leçon maternelle, savoir, apprendre à relever les yeux, les regards ne tuent pas.

Terre des hommes. *Devant un spectacle oriental Je voudrais voir, regarder, la foule est partout, par terre, je recule, abandonne, m'apprête à quitter. Une vieille femme, si vieille qu'on la dirait d'un autre âge, s'approche. Le parler est franc, direct, l'allure burlesque, touchante. Je ne ris pas, la suis alors que, de coups de coudes en coups de sacs, elle forge chemins et sentiers pour cette traversée de la mer Rouge. Moïse, pour moi, elle fend les eaux.*

Je ne verrai pas les danses. Une femme debout, rigide, rêche et revêche, s'impose, croit s'affirmer, me cache la vue. Elle ne bougera pas, ne changera pas de place. Si je veux voir, il y a des endroits «spéciaux» dit-elle, pour des gens comme moi. Elle travaille dans un centre de réadaptation, sait quoi faire, quoi dire, elle nous connaît, ne se laissera pas faire. Je me dis qu'elle aille au diable. La vieille dame insiste, heurtée, elle grogne et tempête. Elle souhaite à l'autre la pire des calamités, prend ma défense en toute bonne volonté, crée une émeute, attire l'attention. Entre elles deux, offerte et refusée, je ballotte, marchandise à écouler.

Trop comme pas assez. De l'attention exagérée, du maternage à l'indifférence, peu de juste mesure. Menaçante cette chaise, attire et repousse. Difficile de s'y retrouver et l'identité perd du terrain.

Femme, handicapée, immigrée, les minorités me rendent majeure. Et vaccinée.

Les paroles déferlent à présent, avalanche de maux plus jamais cachés, retenus. Incidents de parcours, accidents de la route, tout sert d'histoire.

Je me suis (trop) longtemps tuée.

Anne-Marie Alonzo, poète et critique, auteure de *Veille* et de *Geste*, entre autres, est aussi membre de la rédaction des revues *Estuaire* et *Fruits*.